

Textes et contextes

ISSN : 1961-991X

: Université de Bourgogne

17-2 | 2022

Clandestins, clandestinités - Gestes de couleur : arts, musique, poésie

Abel Nema, l'être sans présence dans *Alle Tage* de Terézia Mora

Abel Nema, an out of place being in Alle Tage by Terézia Mora

Article publié le 15 décembre 2022.

Emmanuelle Terrones

🔗 <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=3979>

[Licence CC BY 4.0 \(https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/\)](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Emmanuelle Terrones, « Abel Nema, l'être sans présence dans *Alle Tage* de Terézia Mora », *Textes et contextes* [], 17-2 | 2022, publié le 15 décembre 2022 et consulté le 03 juillet 2024. Droits d'auteur : [Licence CC BY 4.0 \(https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/\)](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/). URL : <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=3979>

La revue *Textes et contextes* autorise et encourage le dépôt de ce pdf dans des archives ouvertes.

PREO

PREO est une plateforme de diffusion [voie diamant](#).

Abel Nema, l'être sans présence dans *Alle Tage* de Terézia Mora

Abel Nema, an out of place being in Alle Tage by Terézia Mora

Textes et contextes

Article publié le 15 décembre 2022.

17-2 | 2022

Clandestins, clandestinités - Gestes de couleur : arts, musique, poésie

Emmanuelle Terrones

🔗 <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=3979>

Licence CC BY 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

1. Abel Nema, l'être sans présence dans *Alle Tage* de Terézia Mora

1.1. Une non-identité

1.2. « Être sans présence »

1.3. Énigme sans solution ?

1. Abel Nema, l'être sans présence dans *Alle Tage* de Terézia Mora

1 S'il n'existe pas de terme précis en allemand pour dire « le clandestin »¹, le personnage dont Terézia Mora, écrivaine hongroise de langue allemande, brosse le portrait dans son roman *Alle Tage* (« Tous les jours », titre d'un poème d'Ingeborg Bachmann (1974 : 28)²), est pourtant bien le clandestin par excellence. Pour échapper entre autres à l'appel sous les drapeaux, Abel Nema fuit son pays d'origine – un État balkanique jamais nommé qui après sa dissolution le laisse apatride – pour entrer dans « le vaste champ provisoire de la liberté absolue d'une vie sans document valide »³ (Mora 2004a : 402). Or, toujours absolument seul, toujours « au mauvais endroit au mauvais moment »⁴ (Mora 2004a : 87), il n'a pas de place au monde⁵, il « n'es[t] nulle part »⁶ (Mora 2004a : 379). À travers le personnage d'Abel Nema,

Terézia Mora (2004 : 305) figure un « être sans présence »⁷ dont elle va préciser au fur et à mesure les contradictions et les nuances. En dotant son personnage de capacités linguistiques hors du commun, en lui offrant des possibilités inouïes, l'écrivaine va aussi à contre-courant de la représentation commune du clandestin. Comblé de chance et de malchance à la fois, Abel Nema fascine et rebute, intrigue et irrite : « Il a l'air tellement normal [...], c'est pour cela que l'on met un certain temps à remarquer qu'en réalité il attire comme un aimant tout ce qu'il y a d'étrange, de ridicule et de triste. »⁸ (Mora 2004a : 188) Douteuse, bafouée, reniée, perdue, inexistante, son identité échappe à toute définition. Abel demeure dans toutes ses contradictions l'énigme sans solution, un défi lancé à ceux qu'il va côtoyer et, plus généralement, à la société dans laquelle il se meut et qu'il vient interroger et déplacer.

1.1. Une non-identité

- 2 La situation de clandestin d'Abel Nema se caractérise tout d'abord par la non-identité administrative que lui vaut la dissolution de son pays d'origine. Le contexte politique qu'il a fui le laisse en effet quelques années plus tard sans origine réglementaire et, si le terme de « réfugié »⁹ est utilisé à maintes reprises dans le roman en rapport avec Abel, c'est surtout sa clandestinité qui est mise en avant :

La chose est simple, dit Abel. Le pays, dans lequel il était né et qu'il avait quitté près de dix ans auparavant, s'était divisé entre-temps en trois à cinq nouveaux États. Et aucun de ces trois à cinq États ne se sentait dans l'obligation d'accorder la nationalité à quelqu'un comme lui.¹⁰ (Mora 2004a : 269)

- 3 Déserteur d'un pays, il se trouve expatrié de fait par plusieurs pays à la fois, et sans recours institutionnel possible : « Vous ne pouvez pas vous rendre à votre ambassade, pour des raisons objectives. »¹¹ (Mora 2004a : 98) N'étant plus d'aucune validité, le passeport dont il est en possession le rend clandestin, c'est-à-dire ici inexistant au regard de la loi de son nouveau pays de résidence : « Cet État n'existe plus [...] », dit la juge le jour prévu de son divorce au moment où il présente le seul titre d'identité alors en sa possession, « je ne peux pas prononcer le divorce de quelqu'un qui n'existe pas. »¹² (Mora 2004a : 48-49) Non

qu'Abel Nema se soit soustrait à la loi, paradoxalement celle-ci ne peut reconnaître de lui que son inexistence. Lui qui n'avait d'autre conscience politique que celle de fuir un pays en guerre pour survivre, se retrouve dans la même situation qu'un « hors-la-loi »¹³ (Siblewski 2006 : 214).

- 4 Au-delà de l'aspect administratif et juridique, la non-identité sociale du personnage va aussi être nourrie de nombreux paradoxes qui font de lui l'être à la fois « le plus authentique et le plus invraisemblable »¹⁴ (Mora 2004a : 314-315). Le destin que va connaître Abel durant sa désertion, puis ses années de clandestinité dépasse en effet toute représentation commune : « Je ne voulais pas », dit Terézia Mora (2004b : 47) lors d'un entretien, « d'une histoire dans laquelle un homme fuit dans des conditions impossibles, ni qu'il lui arrive tout plein de malheurs et que tout soit très difficile pour lui. Je voulais au contraire qu'il ait tout le temps de la chance, envers et contre toute attente. »¹⁵ Doué miraculeusement d'un talent pour les langues à la suite d'un accident, Abel parvient à en maîtriser une dizaine à la perfection, ce qui lui vaut un contrat de chercheur à l'université, des missions d'interprétariat ainsi que des projets de recherche. Pourtant, il reste la plupart du temps muet comme le veut son nom de famille (en hongrois, « nema » signifie « muet »), et les langues qu'il possède sont paradoxalement autant de facteurs d'isolement : « Ses dix langues, il ne les a apprises que pour être plus seul encore qu'avec trois, cinq ou sept. »¹⁶ (Mora 2004a : 329) En réalité, le personnage est doté d'attributs énigmatiques trop contradictoires pour entraîner l'effet escompté : « la fonction d'ordonnance du monde, de vecteur social et de constitution identitaire de la langue [...] semble être sans vigueur chez Abel et en aucun cas obtenir un effet communicatif. »¹⁷ (Vollmer 2010 : sans pagination) De la même façon, alors que des inconnus lui offrent toujours et encore de l'aide, de l'argent ou encore un logement, qu'un professeur lui octroie une place à l'université, et une femme des papiers en l'épousant, différentes voix vont venir souligner la marginalité et l'isolement social de cet homme, comme celle d'un agent de police à un moment où Abel a été arrêté : « Quelqu'un qui est seul est vite rattrapé par le destin et tu es seul, ça au moins c'est une certitude, tu es aussi seul qu'on puisse jamais l'être, ton professeur qui demande au téléphone : Qui ?, est ton parent le plus proche. »¹⁸ (Mora 2004a : 150) Ainsi, malgré les possibilités qui lui

sont offertes et devraient lui permettre de sortir de sa clandestinité et de progresser dans la (re)construction de son identité, Abel Nema est condamné à demeurer sans prise aucune sur le monde, une fatalité expliquée ainsi par un des autres clandestins du roman : « Si ton destin a déraillé un jour, tu en portes la marque. »¹⁹ (Mora 2004a : 188)

- 5 Abel Nema ne va pas déroger à un principe formulé par Hannah Arendt dans son essai « Nous autre réfugiés », rédigé en 1943 alors qu'elle était elle-même réfugiée aux États-Unis, sur le sort des réfugiés réduits à la clandestinité : « Très peu d'individus », affirme-t-elle (2013 : 12), « ont la force de conserver leur propre intégrité si leur statut social, politique et juridique est [totalement confus]. »²⁰ Le personnage de Terézia Mora dit s'être « fait piquer son identité »²¹ (Mora 2004a : 50), ce qui vaut à ce moment du récit au sens propre – car tous les documents valides obtenus par mariage lui ont été dérobés, son identité n'est donc plus prouvable – comme au sens figuré car son identité, du fait de sa situation, lui a été enlevée. Ceci trouve une illustration dès son arrivée dans les pensées du professeur qui l'observe : « À ce moment-là, il vient tout juste d'arriver, un jeune homme avec un sac à dos, qu'est-ce qui peut bien lui passer par la tête. »²² (Mora 2004a : 91) Dépouillé de tout, réduit à sa plus simple définition, Abel est confronté au néant de son existence au présent et à venir. S'interroger sur ses pensées, comme le fait le professeur ici, rappelle la formule de Georg Büchner que Terézia Mora (2005 : 30) cite à plusieurs reprises : « Il a le problème de Büchner », dit-elle en effet de son personnage principal : « Chaque homme est un gouffre, on a le vertige quand on regarde dedans. »²³ Passage obligé, « la liberté absolue d'une vie sans document valide » n'est qu'une autre façon de formuler l'immense abîme qui s'ouvre à la fois devant lui et en lui.
- 6 À défaut d'identité, c'est son étrangeté qui va le caractériser du début à la fin du roman. Car Abel demeure à jamais « l'être humain comme étranger en soi »²⁴, dit l'auteure (2005 : 30). Qu'il s'agisse de son accoutrement, de son allure, de son comportement, aucun détail n'échappe à ce caractère qui le définit et va être décrit de la façon suivante dans la perspective de sa future épouse :

[...] car ce qui était vraiment essentiel à ce moment-là, c'était quelque chose que Mercedes, la fiancée, n'aurait pas pu nommer,

quelque chose qui sentait comme une salle d'attente, comme des bancs en bois, un four à charbon, des rails désaxés, un sac en papier jeté dans un buisson avec des restes de ciment, du sel et de la cendre sur une route verglacée, des vinaigriers, des robinets de cuivre et de la poudre de cacao très noire et de toute façon : de la nourriture qu'elle n'avait encore jamais goûtée, et ainsi de suite, quelque chose d'infini, pour lequel elle n'avait plus de mots, émanait de lui, comme s'il le portait dans ses poches : l'odeur d'un pays inconnu. Elle sentait quelque chose d'étranger en lui.²⁵ (Mora 2004a : 16-17)

- 7 Ainsi se déploie la description d'une biographie suggérée – inventée ou fantasmée – qui vient pallier tant que faire se peut les interrogations de Mercedes sur ce mari inaccessible, lui donnant matière et corps, même si son portrait n'est jamais brossé que par petites touches. Tous ces détails toutefois, aussi imprécis qu'impersonnels, ne font qu'ajouter au mystère du personnage. Ils évoquent un voyage rude sans départ ni destination, font éclater l'expérience du clandestin en fragments que celui-ci laisse au bord de la route, autant d'images qui suggèrent une altération progressive, un délitement jusqu'à la cendre et la poudre. Et son identité n'est plus finalement qu'une émanation, concrète et abstraite à la fois, évocatrice et secrète.

1.2. « Être sans présence »

- 8 Terézia Mora (2004a : 305) déploie tout au long du roman l'idée d'un « Nicht-Vorhandensein » (d'un « être sans présence »), autour de laquelle se cristallisent les représentations variées de cet homme clandestin. Lorsque dans l'incipit des femmes découvrent le corps d'Abel pendu la tête en bas sur une aire de jeu, leur réaction est révélatrice : « Au début, elles avaient pensé, témoignèrent les femmes par la suite, que quelqu'un avait simplement oublié son manteau là [...]. Mais elles virent alors que des mains dépassaient en bas [...]. »²⁶ (Mora 2004a : 9) Invisible au premier abord, le corps d'Abel apparaît d'emblée dans son inconsistance, et la maigreur qui va le définir ensuite sera reprise plusieurs fois dans le récit : « et si mince, mon Dieu ! Le vent va t'emporter ! »²⁷ (Mora 2004a : 140) Présent sans l'être vraiment, Abel Nema est rapporté à un mirage à qui l'on demande d'être humain, comme le relève le personnage de Kinga, une clandestine elle aussi : « Ça rime à quoi de disparaître tout le temps

comme ça, t'es quoi ? Un mirage ? Non, t'es pas un mirage, mon cher, t'es un être humain, y a des gens qui se font du souci pour toi. C'est pas possible de se comporter comme ça. »²⁸ (Mora 2004a : 299) Plus précisément, la non-présence d'Abel au monde fait planer un doute sur son caractère humain, d'où les images de fantôme ou de revenant, auxquelles certains personnages ont recours pour le décrire et ce dans des situations des plus banales, comme par exemple lorsqu'il monte dans un taxi : « Aujourd'hui, j'ai vu un homme qui devait être tombé du ciel ou sorti droit de l'Enfer, en tout cas quand il est monté dans ma voiture, il n'était pas encore complètement un être humain. »²⁹ (Mora 2004a : 337-338) La réalité d'Abel ne cesse d'être mise en doute et, somme toute, il semble qu'il lui manque l'essentiel pour être : « Il ne lui manque rien, sauf... Il ne connaissait pas le mot, il le forma lui-même : de l'humanité. Je ne sais pas si l'on peut dire cela de cette façon. Un homme sans humanité, tu comprends ? »³⁰ (Mora 2004a : 119) Dépourvu d'émotions, de sentiments et d'intérêts, sa distance par rapport à toute chose lui sont reprochées à maintes reprises comme autant de manquements à une loi sociale non dite –, en d'autres termes : « il est au monde sans être au monde »³¹ (Mora 2004a : 14).

- 9 « Il fonctionne quasiment comme un centre vide, comme l'œil de l'ouragan »³², commente Terézia Mora (2007 : 106) lors d'un entretien, une belle définition de son personnage clandestin impliquant un certain nombre de stratégies narratives qui vont conférer au texte son dynamisme propre. Qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, de personnages qui partagent sa situation de clandestin ou non, de figures plus ou moins importantes dans sa trajectoire, chacun va tenter de s'approcher de ce centre fascinant et repoussant à la fois, sans qu'aucun ne parvienne jamais à y avoir accès. « Quelqu'un », décrit Mercedes, « une tante à héritage nommée Providence, m'a offert un gigantesque puzzle de mari, j'avance morceau par morceau depuis les bords, un bon entraînement pour l'observation et l'endurance [...]. »³³ (Mora 2004a : 302) Là aussi est suggéré un mouvement vers un centre désespérément vide, un jeu de patience dont elle ne viendra pas à bout. De cette manière, le récit progresse aussi « depuis les bords », chaque personnage qui gravite autour du centre qu'est Abel ne contribuant jamais qu'à en dessiner des contours aussi indécis que l'est l'identité du personnage. Car, comme le remarque Eszter Propsz

(2012 : 115) à juste titre : « Chaque voix construit l'identité d'Abel Nema, selon sa faculté de perception et d'expression, à titre personnel et subjectif et donc avec une valeur relative – un effort de construction énorme sans aucun gain de connaissances. »³⁴ En effet, si la polyphonie de ce roman qui procède par focalisations externes mêlées de monologues intérieurs³⁵ permet de conférer au personnage quelques traits de caractère et nuances, ceux-ci peuvent signifier une chose et son contraire : « Il dégage quelque chose d'inexplorable, du lointain et... est-ce que c'est de la force ou de la faiblesse ? »³⁶ (Mora 2004a : 139) Non que la personnalité de cet être clandestin soit seulement contradictoire, Terézia Mora « [...] maintient grâce à sa narration indirecte l'inconcevabilité du personnage. »³⁷ (Siblewski 2006 : 221) En témoignent les vides narratifs – à maintes reprises aussi de façon concrète, les lignes et espaces vides –, les soubresauts de la narration, les changements permanents de perspective narrative, voire parfois l'impossibilité de savoir qui prend en charge le récit, les formulations souvent hésitantes des personnages, leur recherche entêtée du mot juste qui échoue dans un silence qui semble imposé par le personnage même : « Un bel homme, poli, discret. Et en même temps... Je ne sais pas, il a quelque chose en lui, quelque chose... »³⁸ (Mora 2004a : 286)

- 10 Par ailleurs, Abel est celui qui fuit continuellement, même s'il n'est jamais qu'emporté tel « l'œil de l'ouragan », même si sa fuite n'a plus de sens : « Tu ne vas nulle part ? C'est possible, ça ? N'est-on pas toujours en route vers quelque part ? »³⁹ (Mora 2004a : 121) Et si les fugitifs représentent un motif récurrent dans la prose de Terézia Mora, l'écrivaine offre cette fois une variante radicale de la figure littéraire du « Wanderer », de l'errant, « une radicalisation du topos romantique sous le signe des guerres actuelles et des mouvements migratoires. »⁴⁰ (Siblewski 2006 : 221) Personnage errant⁴¹, fuyant au sens littéral et figuré du terme, Abel Nema se dérobe aux regards comme aux tentatives de description, ce à quoi l'auteure (2007 : 106) donne une explication politique : « Parce qu'il est ce que nous ne pouvons pas nommer, cette part de la guerre qui s'imprègne en nous, même si l'on n'y participe pas, et ce qui reste de la guerre en nous, une fois que la paix est conclue. Abel, c'est le traumatisme. »⁴² Bien qu'il ne s'agisse de décrire dans le roman ni la guerre, ni la dimension historique du contexte, « le texte en laisse sentir les retombées et ce sous

forme d'ambivalences textuelles, que ce soit à travers l'inaccessibilité narrative d'Abel ou encore à travers le refus du texte de n'être ni concret ni abstrait. »⁴³ (Thaylor 2013 : 28-29) Ainsi le récit nourrit-il la non-présence du personnage, suggérant sans cesse l'insaisissabilité de ce dernier, progressant selon un degré élevé d'incertitude qui détermine sa propre poétique. Et c'est justement cette incertitude qui va générer chez les autres personnages, et plus largement au sein de la société dans laquelle Abel Nema évolue, une inquiétude aussi inexplicable que profonde.

1.3. Énigme sans solution ?

- 11 Il est très souvent question dans le roman de la fascination qu'exerce le personnage, fascination que chacun explique à sa façon – désir, trouble, attrait intellectuel, admiration, envie, attirance pour l'inconnu et l'énigmatique –, de lui émane une aura inexplicée et inexplicable : « sa véritable spécialité, c'est que les gens s'intéressent à lui et ce sans qu'il y fasse quoi que ce soit. »⁴⁴ (Mora 2004a : 14) L'énigme qu'incarne Abel Nema interroge inévitablement et, que ses effets soient superficiels ou profonds, ils signifient autant de mises en question du fonctionnement d'une société tout entière. Très vite en effet, le caractère « ungläublich » (« incroyable ») de l'identité, de la situation et des événements qui arrivent au personnage d'Abel bascule en quelque chose de « unheimlich » (« inquiétant ») (Mora 2004a : 210 pour les deux termes). Le mystère éveille le soupçon et la peur qui lui est liée déclenche des réactions de défense et de mise à distance, interprétées jusque dans le silence des protagonistes. Ainsi, une jeune femme qu'Abel va mettre sans le vouloir en mauvaise posture – en lui demandant de le dissimuler – ne peut s'empêcher de penser que celui-ci est probablement dans une situation d'illégalité, peut-être même condamnable : « Quel crime avez-vous commis ? C'est ce qu'elle voulut demander, mais elle se garda de poser la question. »⁴⁵ (Mora 2004a : 345) La syntaxe allemande présente ici un chiasme non traduisible, signe du repli de la jeune femme dans ses interrogations et inquiétudes, sa façon de se protéger du « centre vide ». Et d'une façon ou d'une autre, Abel Nema aussi fascinant qu'il puisse être pour son entourage n'a de cesse de déstabiliser, car l'incompréhension à son égard est source d'ennuis petits ou grands : « Dans le fond, il ne fait rien, il ne fait qu'exister, d'une façon ou d'une autre. Et soudain,

ou peu à peu, cet homme devient une suite d'irritations et de tracasseries. »⁴⁶ (Mora 2004a : 328) Incompréhension, agacement, colère constituent les principaux effets que produit Abel Nema sur les personnes qu'il côtoie.

12 Dans le roman, plusieurs personnages vont donner à voir plus précisément les conséquences individuelles et morales de leur rencontre avec Abel Nema, notamment Mercedes et son professeur Tibor. Sa future femme, tout d'abord, fait partie des personnages qui vont s'intéresser le plus à sa double condition de réfugié et de clandestin. Et de manière très révélatrice, ses interrogations vont toujours de pair avec un sentiment de culpabilité difficilement maîtrisable : « Mercedes s'intéresse depuis peu à la question des réfugiés, quelle est la situation juridique, quelles sont les maladies spécifiques. En cela, il n'est pas le meilleur interlocuteur d'ailleurs, ça t'étonne, comment est-ce que tu te sentirais à sa place, j'ai presque honte [...]. »⁴⁷ (Mora 2004a : 274) La transition progressive d'un « elle » à un « tu » puis à un « je » est une manière éloquente de montrer la plongée dans la (mauvaise) conscience du personnage. L'intérêt pour une question distante converti en empathie exige une nouvelle perspective sur les choses, et dans le cas précis de Mercedes implique un cheminement et une évolution : « je suis une autre, pas complètement, mais à quelques nuances décisives près. »⁴⁸ (Mora 2004a : 273) Ainsi, le mariage blanc – du moins en apparence – qu'elle va souhaiter contracter avec Abel Nema représente une prise de responsabilité individuelle qui devient une question d'honneur, même quand cette union n'aura plus de sens en soi : « Si je fais annuler le mariage, dit Mercedes, il perd son passeport. »⁴⁹ (Mora 2004a : 330) D'elle dépend donc à ce moment précis la situation de clandestinité ou de régularité du personnage et Mercedes, consciente de ce pouvoir (inouï) sur autrui, se montre à la hauteur de ce qu'elle estime être un devoir moral.

13 Plus complexe est la relation qu'Abel entretient avec son professeur Tibor, ancien migrant par obligation lui aussi et originaire de la même ville, qui offre au génie qu'est Abel un travail de recherche. Abel dérange ce professeur bien installé parce qu'il met en cause ses valeurs morales : « Quelque chose d'inexplicable se passe à chaque fois que j'ai affaire avec cet homme. Plus tard, le professeur B. parvint à identifier deux composantes de son sentiment complexe. Il s'agissait de la honte et de la nostalgie. Pourquoi justement celles-là ? »⁵⁰ (Mora

2004a : 164) Tibor s'interroge notamment sur les raisons qui l'ont poussé à venir en aide au clandestin. Car s'il est louable d'aider une personne en difficulté, dans quelle mesure leur origine commune n'est-elle pas finalement la raison fondamentale, peut-être la seule, de son action ? L'interrogation va plus loin encore car, lors d'un événement qu'il vit comme un acte héroïque – il abandonne ses invités un soir de premier de l'An pour chercher Abel arrêté sans raison valable par la police –, l'état d'exaltation dans lequel il se trouve – « Il se laissait emporter par l'idée qu'il lui fallait délivrer son *propre* fils des griffes d'une autorité publique criminelle et que chaque minute comptait. »⁵¹ (Mora 2004a : 127) – fait place à un dégrisement tout aussi extrême : « Si Tibor se sentait encore à l'instant porté par son engagement pour l'étudiant étranger, maintenant que *tout était fini* et qu'ils étaient assis dans la voiture, tout s'était dissipé. En fait, je ne sais rien de lui. »⁵² (Mora 2004a : 128) Son action de sauvetage, un acte d'exhibition somme toute superficiel qui revient à s'acheter une bonne conscience, vient interroger le sens même de son engagement dans cette situation donnée et de son rôle de manière générale et finit par être accusateur et dérangeant. « Tous les personnages du texte cherchent à concevoir, voire à former leur propre identité, c'est-à-dire leur propre signification, en rapport avec Abel Nema. »⁵³ (Propsz 2012 : 114) Ce qui vaut ici au niveau individuel peut être transposé facilement au niveau social, car le clandestin renvoie à la société une image qui la met en cause.

- 14 « Riche en abris et en ressources », est-il écrit dans le prologue d'un ensemble de réflexions sur les formes de clandestinités urbaines, « la ville est aussi, tout à la fois le lieu de la concentration policière et celui du regard démultiplié, parfois complice ou indifférent, parfois soupçonneux jusqu'à la malveillance. » (Retailaud-Bajac 2008 : 14) Toutes ces nuances sont bien présentes dans le texte de Terézia Mora et contribuent à la représentation commune du clandestin. Les agressions verbales ou physiques d'un degré de violence plus ou moins élevé dont Abel est victime, les obstacles qu'il rencontre, qu'ils soient administratifs, juridiques ou policiers, ne semblent pas au départ avoir raison de ce personnage et représentent autant de critiques d'une société peu accueillante, un doigt pointé sur des manquements et dysfonctionnements. Et le roman d'accorder une place importante à la réflexion sur le rôle de l'État, réflexion déclenchée

par ce personnage hors du commun d'Abel Nema, par exemple chez un policier alors qu'Abel a été arrêté :

En bref, on se demande que faire de quelqu'un [...] qui a de telles facultés, de cet Abel Nema, qui a tout l'air d'être un garçon raisonnable, dont on est convaincu de l'innocence depuis le début ou depuis relativement tôt, on a juste attendu qu'il le dise lui-même. Être un Père État n'est pas un métier facile, il ne s'agit pas de punir, il s'agit de transmettre des valeurs, de pousser à réfléchir et il espérait y être parvenu un peu cette fois. Et maintenant, on rentre gentiment à la maison et on réfléchit à ce que l'on va faire de son destin. Avoir des facultés extraordinaires, c'est un privilège énorme que l'on n'a pas le droit de garder seulement pour soi, sans compter que l'on peut avoir tout le talent que l'on veut, si l'on n'a pas de papier en règle par exemple, cela ne sert à rien.⁵⁴ (Mora 2004a :151)

- 15 Abel Nema est un exemple éclatant du clandestin qui « met au défi la norme juridique ou civile »⁵⁵ (Retailaud-Bajac 2008 : 10). Son silence, sa distance par rapport à tout événement, son talent, son innocence, l'étrangeté et l'irrégularité de sa situation, qui ne sont pas de son fait, désarçonnent le représentant de l'autorité publique qui se raccroche à des principes dont le sens est alors aboli, car quel est justement le rôle d'un « Père État » dans ce genre de situation ? De quelles valeurs s'agit-il ici et qui doit être poussé à réfléchir sinon l'État lui-même (ce qu'une dizaine d'années plus tard, lors de l'arrivée massive de réfugiés en 2015, l'État allemand a été contraint de faire) ? Terézia Mora dénonce ici également la condescendance avec laquelle est traité Abel, l'absurdité de tout rapporter à une question administrative. L'État tel qu'il se présente n'est pas prêt à recevoir quelqu'un comme Abel Nema, ce qui explique en partie pourquoi celui-ci ne peut être considéré que comme « un être perdu »⁵⁶ (Abelein 2005 : 136).
- 16 Évoquant la gageure que signifie conserver sa propre personnalité quand on est privé de ses papiers, la difficulté de changer de statut et de se créer une nouvelle identité, Hannah Arendt (2013 : 13) ne manque pas de reconnaître aussi la nécessité individuelle de répondre de ses actes : « Nous sommes en partie responsables de l'état de confusion dans lequel nous vivons. »⁵⁷ C'est aussi exactement ce que suggère Abel Nema à qui Terézia Mora fait dire :

J'ai eu de la chance, des facultés et des possibilités, on ne peut même pas prétendre que je les aurais gâchées, pourtant à présent je suis perdu. J'ai eu tout simplement trop honte. De ne pas être au bon endroit, ou au bon endroit ne pas être la bonne personne. Toute ma force s'est épuisée dans cette honte, du matin au soir, et la nuit aussi. Une honte avilissante, désespérée. Parce que je viens d'où je viens. Parce qu'il s'est passé ce qui s'est passé. Pause, puis de manière à peine audible : Un jour, l'homme talentueux que je suis a fini par désespérer.⁵⁸ (Mora 2004a : 406)

- 17 Ainsi endosse-t-il sa part de responsabilité en mettant à nu ce qui constitue le fondement de son inertie : la honte motivée entre autres par le traumatisme de son passé et un reniement de soi à la fois forcé et volontaire. Et si Terézia Mora plonge son personnage à la fin du roman dans un état d'apathie absolue – il n'est plus capable de dire autre chose que : « es ist gut », (« c'est bien », « c'est bon ») –, cet état n'est pas sans rappeler d'une part la fin du Lenz de Büchner et le place en conséquence résolument hors du monde et d'autre part la citation biblique « es ist vollbracht » (« Tout est achevé », Jean 19,30). Dans l'un ou l'autre cas, il apparaît de manière évidente qu'il n'y avait pas dans cette société d'autre solution pour Abel Nema qu'une « cruelle rédemption »⁵⁹ (Mora 2004b : 9).
- 18 De l'inexistence administrative, judiciaire et sociale de son personnage, Terézia Mora tire nombre de paradoxes qui vont en fonder l'étrangeté constitutive. Abel demeure le clandestin, celui qui est renié par la loi et qui en contrepartie ignore les règles tacites d'une société, celui qui échappe tant au monde qu'il n'est « *pratiquement plus présent* »⁶⁰ (Mora 2004a : 15). Apparentée à la mort ou à un défaut d'humanité, la présence absente d'Abel nourrit de même tous les doutes et laisse en suspens toutes les interrogations. Les voix qui l'entourent tentent de circonscrire cette identité énigmatique et fuyante sans jamais y parvenir, renforçant ainsi l'inquiétude au cœur de ce roman qui correspond à un profond malaise, tant individuel, social que politique, d'où le terme récurrent de « honte » ressentie par Abel et ses proches. Le rôle que doivent jouer l'individu, la société, l'État face aux clandestins par obligation que sont la plupart des migrants est ainsi mis en question sous différentes facettes et nuances. Abel déstabilise dans la mesure où sa façon d'être et sa situation sont

à ce point inattendues qu'elles anéantissent les représentations communes et principes établis. Terézia Mora met en œuvre un ensemble complexe de stratégies narratives à la hauteur de cette gageure littéraire que représente écrire un roman sur un personnage clandestin qui n'existe pas, ni pour les autres, ni pour lui-même.

Abelein, Christiane Nina, « Es ist gut. Terézia Moras *Alle Tage* », in : *Drei Raben, Zeitschrift für ungarische Kultur*, 7, 2005, p. 136-139.

Albath, Maike, « In jeder Sprache sitzen andere Augen », in : *Text und Kritik*, 221, 2019, p. 34-42.

Arendt, Hannah, *Wir Flüchtlinge* [ang : 1943], Ditzingen : Reclam, 2016. Traduction française de Sylvie Courtine-Denamy, « Nous autres réfugiés », in : *Pouvoirs*, 144, 2013/1.

Bachmann, Ingeborg, « *Alle Tage* », in : *Die gestundete Zeit*, Munich : Piper & Co. Verlag, [1953] 1974.

Büchner, Georg, *Werke und Briefe*, Munich : dtv Klassik, 1995. Traduction française de Bernard Chartreux, Eberhard Spreng et Jean-Pierre Vincent : Woyzeck, Paris : L'Arche, 1993.

Genette, Gérard, *Figures III*, Paris : Éditions du Seuil, 1972.

Kraft, Tobias, *Literatur in Zeiten transnationaler Lebensläufe*, Universität Potsdam, 18/04/2007. Document électronique consultable à : <https://publish.up.uni-potsdam.de/opus4-ubp/frontdoor/index/index/docId/1207>. Page consultée le 1^{er} juillet 2022.

Kraft, Tobias, « Verortungsbedarf und Ortlosigkeit als Dauerzustand innerer und äußerer Migrationen », in : Franz,

Norbert / Kunow Rüdiger (Eds.), *Kulturelle Mobilitätsforschung : Themen, Theorien, Tendenzen*, Potsdam : Universitätsverlag, 2011, p. 169-209.

Mora, Terézia, *Alle Tage*, Munich : Luchterhand, 2004a.

Mora, Terézia, « Böse Erlösung », in : *literaturen*, 9, 2004b, p. 44-48.

Mora, Terézia, « Ich bin ein Teil der deutschen Literatur, so deutsch wie Kafka », in : *literaturen*, 4, 2005, p. 26-31.

Mora, Terézia, « Ich wäre auch lieber ein Text als ein Mensch », in : Stephanie Waldow (Ed.), *Ethik im Gespräch*, Bielefeld : transcript Verlag, 2011, p. 105-114.

Propsz, Eszter, *Be-Deutung und Identität. Zur Konstruktion der Identität in Werken von Agota Kristof und Terézia Mora*, Würzburg : Königshausen und Neumann, 2012.

Retailaud-Bajac, Emmanuelle, « Introduction », in : Aprile Sylvie et Retailaud-Bajac Emmanuelle (Eds.), *Clandestinités urbaines*, Rennes : Presses universitaires, 2008, p. 7-19.

Siblewski, Klaus, « Terézia Moras Winterreise, über den Roman *Alle Tage* und die Poetik der Fremde », in : *Text und Kritik*, édition spéciale, septembre 2006, p. 211-221.

Thaylor, Nathan, « Am Nullpunkt des Realismus », in : Horstkotte Silke et Herrmann Leonhard (Eds.), *Poetiken der Gegenwart*, Berlin : de Gruyter, 2013, p. 13-30.

gen Gegenwartsliteratur, 01/06/2010, Document électronique consultable à : <http://www.munzinger.de/document/16000000741>. Page consultée le 1er juillet 2022.

Vollmer, Hartmut, „Terézia Mora“, in : *Kritisches Lexikon der deutschsprachigen*

1 Cet article fut rédigé à l'automne 2018 dans le cadre d'un colloque portant le titre « Être(s) clandestin(s) ». Bien des aspects du roman en question ont été approfondis dans nos travaux de recherche ultérieurs, notamment en ce qui concerne les échos de la pensée arendtienne (voir note 20). Cet article doit être considéré comme le tout début d'une réflexion plus large, aboutie plus tard.

2 Terézia Mora en cite surtout, en rapport avec son roman, les premiers vers : « Der Krieg wird nicht mehr erklärt,/ sondern fortgesetzt. » Notons ici de manière générale l'importance d'Ingeborg Bachmann pour Terézia Mora, elle-même par ailleurs lauréate du prix Bachmann en 1999.

3 « die allumfassende Vorläufigkeit der absoluten Freiheit eines Lebens ohne gültige Dokumente ». En l'absence de traduction française de ce roman, c'est nous qui nous traduisons.

4 « zur falschen Zeit am falschen Ort ».

5 La ville dans laquelle se trouve Abel Nema reste indéterminée et, si elle est parfois nommée « B. », Terézia Mora (2011 : 180) précise lors d'une interview que « nous ne parlons pas de Berlin [...], mais d'une grande ville occidentale de notre temps. » (« Wir reden hier nicht von Berlin [...], sondern von einer westlichen Großstadt unserer Zeit. »)

6 « Nirgends bist du. »

7 « Nicht-Vorhandensein ».

8 « Er sieht so normal aus [...], deswegen dauert es eine Weile, bis man merkt, dass er in Wirklichkeit wie ein Magnet alles Sonderbare, Lächerliche und Traurige anzieht. »

9 Le terme de « réfugié » désigne un statut juridique, celui de « clandestin » une situation illégale et semblent donc s'opposer ; pourtant maintes conver-

gences peuvent être établies comme dans le roman de Terézia Mora, le réfugié Abel Nema étant aussi sans papier et de ce fait sans protection juridique ou sociale.

10 « Die Sache ist simpel, sagte Abel. Der Staat, in dem er geboren worden sei und den er vor fast zehn Jahren verlassen habe, sei in der Zwischenzeit in drei bis fünf neue Staaten gespalten worden. Und keiner dieser drei bis fünf sei der Meinung, jemandem wie ihm eine Staatsbürgerschaft schuldig zu sein. »

11 « Zu Ihrer Botschaft können Sie aus objektiven Gründen nicht. »

12 « Den Staat gibt es gar nicht mehr. [...] Ich kann niemanden scheiden, der gar nicht existiert. »

13 « Gesetzlosen ».

14 « der Authentischste und Unglaubwürdigste ».

15 « Ich wollte keine Geschichte, in der ein Mensch unter abenteuerlichen Umständen flieht und dann widerfährt ihm ganz viel Böses und er hat es ganz schwer. Ich wollte im Gegenteil, dass er ständig Glück hat, gegen all unsere Erwartungen. »

16 « Seine zehn Sprachen hat er nur gelernt, um einsamer sein zu können als mit drei, fünf oder sieben. »

17 « Doch die weltordnende, sozietätfördernde und identitätsstiftende Funktion der Sprache [...] scheint bei Abel außer Kraft zu treten und keineswegs eine kommunikative Wirkung zu erzielen. »

18 « Einen, der allein ist, ereilt das Schicksal schnell, und du bist allein, soviel wissen wir schon, du bist so allein, wie man nur sein kann, dein Professor, der am Telefon nachfragt : Wer?, ist dein nächster Verwandter. »

19 « Wenn dein Schicksal einmal aus den Fugen geraten ist, trägst du das Zeichen [...]. »

20 Corrigé par nous à partir de la version allemande : « « Nur sehr wenige Individuen bringen die Kraft auf, ihre eigene Integrität zu bewahren, wenn ihr sozialer, politischer und juristischer Status völlig verworren ist. » Les réflexions arendtiennes sur les réfugiés sont étroitement liées aux concepts de « pluralité », d'« acosmie » et de « superfluité » que la penseuse politique développe tout au long de son œuvre ; ceci mérite une réflexion à part entière (nous consacrons un chapitre aux liens entre l'œuvre de Terézia Mora et la pensée arendtienne dans un ouvrage inédit (dans le cadre d'une Habilitation à Diriger des Recherches) portant sur l'actualité de la pensée arend-

tienne dans la littérature contemporaine : *Citoyennetés narratives*, à paraître.)

21 « Ich habe mir meine Identität klauen lassen. »

22 « Im Moment ist er gerade erst angekommen, ein junger Mensch mit einem Rucksack, was mag in seinem Kopf vorgehen. »

23 « Er hat das Büchner-Problem: ‚Jeder Mensch ist ein Abgrund und es schwindelt einem, wenn man hinabsieht.‘ » La citation de Georg Büchner est extraite de la pièce *Woyzeck* (Seconde ébauche, Scène 8). (Büchner 1993: 52).

24 « der Mensch als Fremder an sich ».

25 « [...] denn was wirklich wesentlich war in dem Moment, war etwas, was die Braut Mercedes nicht hätte benennen können, das wie ein Wartezimmer roch, wie Holzbänke, Kohleofen, verzogene Schienen, ein in die Böschung geworfener Pappesack mit den Resten von Zement, Salz und Asche auf einer eisigen Straße, Essigbäume, Messinghähne und pechschwarzes Kakaopulver, und überhaupt: Essen, wie sie es noch nie gegessen hat, und so weiter, etwas Endloses, wofür sie gar keine Worte mehr hat, stieg aus ihm hoch, als trüge er ihn in den Taschen: den Geruch der Fremde. Sie roch *Fremdheit* an ihm. »

26 « Zuerst dachten sie, sagten die Frauen später aus, jemand hätte nur seinen Mantel dort vergessen [...]. Aber dann sahen sie, dass unten Hände heraushingen [...]. »

27 « und wie dünn, mein Gott! Der Wind trägt dich davon! »

28 « Was soll dieses ständige Verschwinden, was bist du? Eine Fata Morgana? Du bist keine Fata Morgana, mein Lieber, du bist ein Mensch, andere Menschen machen sich deinetwegen Gedanken. So kann man sich doch nicht verhalten. »

29 « Heute habe ich einen Mann gesehen, der muss aus dem Himmel gefallen sein oder aus der Hölle gefahren, als er in das Auto einstieg, war er noch kein ganzer Mensch [...]. »

30 « Es fehlt ihm an nichts, außer an... Er kannte das Wort nicht, er bildete es neu: *Menschheit*. Ich weiß nicht, ob man das so sagen kann. Ein Mensch ohne Menschheit, verstehst du? »

31 « In der Welt leben und nicht in der Welt leben. So einer ist er. »

32 « die quasi als leeres Zentrum funktioniert, als das Auge des Hurrikans. »

33 « Jemand, eine Erbtante namens Vorsehung, hat mir ein gigantisches Ehemann-Puzzle geschenkt, Stück für Stück nähere ich mich von den Rändern an, Beobachtungsgabe und Ausdauer werden trainiert [...]. »

34 « Jede Stimme konstruiert Abel Nemas Identität, je nach ihrer Wahrnehmungs- und Sprachkompetenz, als persönlich-subjektiv und daher bedingt gültig – ein enormer Konstruktionsaufwand ohne Erkenntnisgewinn. »

35 Rappelons ici la distinction établie par Gérard Genette entre la focalisation (« qui voit ») et la voix (« qui parle »), voire notamment le chapitre 5 de *Figures III* intitulé « Voix » (Genette 1972 : 225-267).

36 « Er strahlt etwas Unerklärliches aus, Ferne und... Ist es Kraft oder Schwäche? »

37 « bewahrt sie durch ihr indirektes Erzählen die Unfassbarkeit des Helden. »

38 « Ein höflicher, stiller, gutaussehender Mensch. Und gleichzeitig... Ich weiß auch nicht, er hat etwas an sich, etwas... »

39 « Nirgendwohin? Ist denn das möglich? Ist man nicht immer irgendwohin unterwegs? »

40 « eine Radikalisierung des romantischen Topos im Zeichen aktueller Kriegs- und Migrationsbewegungen. »

41 Maike Albath (2019 : 39) parle à son propos de « Nomadendasein » (« existence nomade »).

42 « Weil er das ist, was wir nicht benennen können, was vom Krieg in uns einzieht, auch wenn wir nicht an ihm teilnehmen, und was vom Krieg übrig bleibt, nachdem der Frieden geschlossen worden ist. Abel ist das Trauma. »

43 « so lässt der Text dessen Auswirkungen spüren und zwar in der Form textueller Ambivalenzen, sei es nun als Abels narrative Unzugänglichkeit oder als die Verweigerung des Textes, weder konkret noch abstrakt zu sein. »

44 « seine eigentliche Spezialität ist es, dass sich Menschen für ihn interessieren, und zwar ohne dass er auch nur das Geringste dafür tut. »

45 « Was haben Sie verbochen? Sie wollte es fragen, fragte es doch nicht. »

46 « Im Grunde macht er gar nichts, er existiert nur, so oder so. Und plötzlich oder allmählich wird dieser Mensch zu einer Kette von Irritationen und Ärgernissen. »

47 « Mercedes interessiert sich neuerdings für Flüchtlingsfragen, wie ist die Rechtslage, welche spezifischen Krankheiten. Dafür ist er allerdings kein guter Gesprächspartner, wundert es dich, wie würde es dir an seiner Stelle gehen, ich schäme mich fast [...]. »

48 « ich bin eine andere, nicht ganz und gar, aber um entscheidende Nuancen [...]. »

49 « Wenn ich die Ehe annullieren lasse, sagt Mercedes verliert er seinen Pass. »

50 « Etwas Unerklärliches passiert jedes Mal, wenn ich mit diesem Menschen zu tun bekomme. Zwei Komponenten seines komplexen Gefühls konnte Professor B. später identifizieren. Es waren: Scham und Sehnsucht. Warum ausgerechnet diese? »

51 « Dabei steigerte er sich in die Vorstellung hinein, er müsste seinen eigenen Sohn aus den Fängen einer verbrecherischen Staatsgewalt befreien und jede Minute zählte. »

52 « Fühlte sich Tibor eben noch vom Engagement für den ausländischen Studenten beseelt, war nun, da *alles vorbei* war, und sie im Auto saßen, auch das verfliegen. Eigentlich weiß ich gar nichts über ihn. »

53 « Alle Figuren des Textes suchen ihre eigene Identität, d.h. ihre eigene Bedeutung, in Bezug auf Abel Nema zu erarbeiten, bzw. zu gestalten. »

54 « Kurz und gut, man fragt sich, was man mit jemandem mit solchen Fähigkeiten, [...] anfangen soll, diesem Abel Nema, der ein vernünftiger Junge zu sein scheint, von dessen Unschuld man schon die ganze Zeit oder relativ früh, überzeugt war, man hat nur gewartet, bis er selbst es sagen würde. Vaterstaat zu sein, ist ein harter Job, es geht nicht darum zu strafen, es geht darum, Werte zu vermitteln, zum Nachdenken zu bringen und er hoffe, das sei ihm diesmal ein wenig gelungen. Jetzt gehen wir erst mal hübsch nach Hause und denken darüber nach, was wir mit unserem Schicksal anfangen wollen. Außergewöhnliche Fähigkeiten bedeuten ein enormes Privileg, das man nicht nur für sich allein in Anspruch nehmen darf, ganz abgesehen davon, dass alles Talent nichts nützt, wenn man zum Beispiel seine Papiere nicht in Ordnung hat. »

55 Citation libre de Michel Porret.

56 « einen Verlorenen ».

57 « Die Verwirrung, in der wir leben, haben wir uns teilweise selbst zuzuschreiben. »

58 « Ich hatte Glück, Fähigkeiten und Möglichkeiten, man kann nicht einmal sagen, ich hätte sie gänzlich vergeudet, trotzdem bin ich heute verloren. Ich habe mich einfach zu sehr geschämt. Nicht am richtigen Ort, oder am richtigen Ort, nicht der richtige Mensch zu sein. All meine Kraft ging für die Scham drauf, von morgens bis abends und auch in der Nacht. Erniedrigende, verzweifelte Scham. Dass ich herkomme, wo ich herkomme. Dass passiert ist, was passiert ist. / Pause, dann kaum hörbar: / Eines Tages ist der talentierte Mensch, der ich bin, einfach verzweifelt. »

59 Ceci vient renforcer la dimension religieuse conférée au personnage tout au long du roman ainsi que l'intertextualité biblique manifeste dans celui-ci. Là aussi, cet aspect mériterait un chapitre à part entière. Terézia Mora (2011 : 109) dit en effet lors d'une interview s'être inscrite dans cette tradition : « Le cheminement était à peu près le suivant : Abel Nema, histoire de la Passion, Christ, pensée de la rédemption et de l'expiation, l'idée d'un esprit de paix. » (« Der Weg ging irgendwie so: Abel Nema, Passionsgeschichte, Christus, Erlösungs- und Sühnegedanke, die Idee der Friedfertigkeit. »)

60 « *praktisch nicht mehr vorhanden* ».

Français

Dans le roman *Alle Tage* (2004), Terézia Mora met en scène un personnage clandestin, réfugié des Balkans dans une métropole occidentale, caractérisé comme un individu qui n'est « nulle part ». C'est ainsi autour de son identité paradoxale d'« être sans présence » que se cristallisent les représentations nuancées de ce personnage tout au long du roman, ce que cet article se propose d'observer dans sa dimension administrative, existentielle et sociale.

English

In the novel *Alle Tage* (2004), Terézia Mora focuses on a clandestine character, a refugee from the Balkans in a Western metropolis, characterized as an individual who is "nowhere". The nuanced representations of this character throughout the novel crystallize around his paradoxical identity of "being without presence", which this article proposes to observe in its administrative, existential and social dimension.

Mots-clés

Mora (Terézia), *Alle Tage*, clandestin, inexistence, réfugié

Keywords

Mora (Terézia), Alle Tage, clandestine, non-existence, refugee

Emmanuelle Terrones

MCF HDR, ICD (EA 6297), Université de Tours, Faculté de Lettres et Langues, 3
rue des Tanneurs, 37041 Tours Cedex 01